



T'as déjà vu une lueur la nuit ?

Une nouvelle de Audrey Garnier

Pont d'Austerlitz – 17 h 42

Il n'y a pas grand-chose d'autre à faire que de rentrer chez vous lui avait-on dit. Ce n'était pas vraiment ce que Gabin aurait aimé entendre. Il aurait aimé qu'on le reconforte en lui disant que s'il restait au chevet de son frère pendant des jours ce dernier reviendrait à la vie. Il aurait voulu qu'on lui dise que c'était une erreur, qu'on n'avait pas identifié la bonne personne. Il aurait aimé qu'on lui dise « Votre frère est réveillé, il vous demande. » Mais personne n'est venu à lui pour lui prodiguer les paroles attendues.

Gabin s'est alors jeté dans la ville comme s'il espérait qu'elle le guérisse. Il était encore tôt mais l'hiver recouvrait déjà la ville de son empreinte nocturne. Les lumières, les phares des voitures, les gens pressés sur les trottoirs, le bruit des moteurs, les vélos, les enfants ; le fond sonore paraissait démesuré. Gabin fut surpris par le rire de l'homme du kiosque à journaux. Un rire puissant qui le fractura quelque part. Quelqu'un riait sans savoir. Il n'avait jamais remarqué à quel point c'était violent une ville finalement. Comment pouvait-on se retrouver si seul au milieu de tant de gens et de mouvement ? C'était ça l'arme fatale de la grande ville. En arrivant à l'arrêt de bus il s'assit sur le petit banc en plastique. Il n'y avait étrangement personne qui attendait et c'était exactement ce qu'il lui fallait : un coin de solitude au milieu du reste. Il repensait à tout ce temps passé

avec son frère, à jouer, à rire, à se battre. C'était tellement facile d'aimer Mathieu, depuis toujours. Ses pensées se perdaient dans des détails insignifiants pour le reste du monde quand il sentit quelqu'un s'asseoir près de lui. C'était une vieille dame à l'air mélancolique et Gabin ne put s'empêcher de fixer l'énorme masse verte qui servait de chapeau à sa voisine.

Quai de la Rapée – 17 h 36

Louise aimait se promener en ville, n'importe où, à n'importe quelle heure. Elle était comme rassurée de voir du mouvement autour d'elle sans cesse. Et pour le mouvement, Paris avait toujours été un endroit magique. Les gens allaient, venaient, montaient dans des bus, descendaient dans les bouches du métro, s'engouffraient dans un taxi. Toute cette agitation était son rempart contre l'ennui, la solitude, et la mort même. On ne pense pas à mourir quand on s'agite.

Il n'était pas encore très tard mais Louise pensait à prendre le chemin du retour. Sa soupe l'attendait, un bon livre aussi si elle en avait le courage, et les heures de marche de la journée commençaient à se faire sentir un peu dans son vieux corps. Elle avait quand même traîné un long moment à Saint-Michel, à marcher sur les quais et à regarder les vieilles cartes postales. Puis elle avait pris le métro pour aller boire un thé chez son amie Odette près de la gare de l'Est. Mais aussi étrange que cela puisse paraître, elle finissait toujours ses journées ici, comme une vieille habitude. Plutôt comme une vieille solitude diraient

certain. Louise n'habitait plus ce quartier depuis des années mais il était resté le sien, et en ces temps plus moroses, elle aimait retrouver ces coins de rue si souvent foulés. En se dirigeant vers l'arrêt de bus, elle replaça correctement son gros bonnet vert sur ses oreilles et plongea ses mains au chaud dans les poches de son manteau. Un jeune homme était déjà installé sur le petit banc de l'abribus mais il restait une place pour son corps frêle.

Bus 91 – 17h58

Gabin était assis juste devant Louise. En regardant la vitre il pouvait la voir, et il ne pouvait surtout pas manquer son grand chapeau qu'elle n'avait pas ôté. C'était un énorme amas de laine verte et à y regarder de plus près, il semblait bien que ce soit un bonnet et non un chapeau. Cette réflexion le troubla par sa banalité. Il arrivait finalement encore à penser à des choses dérisoires. Il entendit un reniflement. La dame avait dû attraper froid. Toujours en l'observant dans la vitre il la vit porter un mouchoir à ses yeux. Elle semblait pleurer. En tournant la tête pour faire mine de regarder vaguement quelque chose à l'arrière, il aperçut en effet des larmes dans la peau craquelée de la vieille dame.

- Ça va ? murmura-t-il avec hésitation.

- Ça va, répondit Louise faiblement en forçant un sourire.

Gabin tenta de lui rendre son mince sourire et n'insista pas.

Louise descendit au terminus du bus et elle constata que le jeune homme en fit autant. Il avait été prévenant, mais qui pouvait encore comprendre une petite bonne femme comme elle, sans âge et d'une autre époque. Ce n'était qu'un petit coup de blues qu'elle n'avait pas su retenir, ça lui arrivait parfois sur le chemin du retour. Elle prit un petit temps pour s'asseoir sur un banc avant de rentrer. Des pigeons s'agitaient sur le petit bout de terre près du banc et Louise ferma les yeux un petit moment. C'était juste pour humer un peu l'air, pour penser un peu à une présence réconfortante, à toutes ces années passées. Lorsqu'on n'a plus que des souvenirs comme unique compagnie, on les chérit. Elle resta ainsi de longues minutes, et lorsqu'elle ouvrit enfin les yeux elle fit un petit bond en constatant que quelqu'un était assis près d'elle. C'était le garçon du bus.

Un banc à Paris – 18h34

Le silence n'était pas lourd, assez réconfortant même et personne ne semblait vouloir le briser. Gabin jouait avec une petite pièce qu'il faisait rouler entre ses doigts, tandis que Louise regardait dans le vague, un léger sourire sur les lèvres.

- Je m'appelle Gabin. Mon frère Mathieu est mort aujourd'hui. Un stupide accident de moto.

- C'est toujours stupide un accident, mon garçon.

Ils n'échangèrent plus un mot pendant quelques minutes mais le bruit de la ville se chargeait de combler ce silence.

- Vous savez Gabin, je ne suis pas une vieille folle, je sais que mon bonnet est très laid mais j'y tiens.

Cette réplique surprit Gabin et le fit sourire. Il se tourna vers la vieille dame.

Elle semblait si sereine. Ils partagèrent alors leur premier regard.

- Il n'est pas laid, il est... original.

Ils éclatèrent alors chacun d'un rire souple et libérateur. Une chose si futile, si légère, les amusait et c'était si agréable de la partager. Puis doucement le silence revint.

- Je m'appelle Louise.